BIJOUX ET BIJOUTIERS DU SUD-MAROCAIN

SOMMAIRE

Note. — Les figures 2 à 11 sont des photographies prises, en tribu, par l'auteur. Les figures 12 à 20 sont des clichés du Service des Monuments Historiques du Maroc.

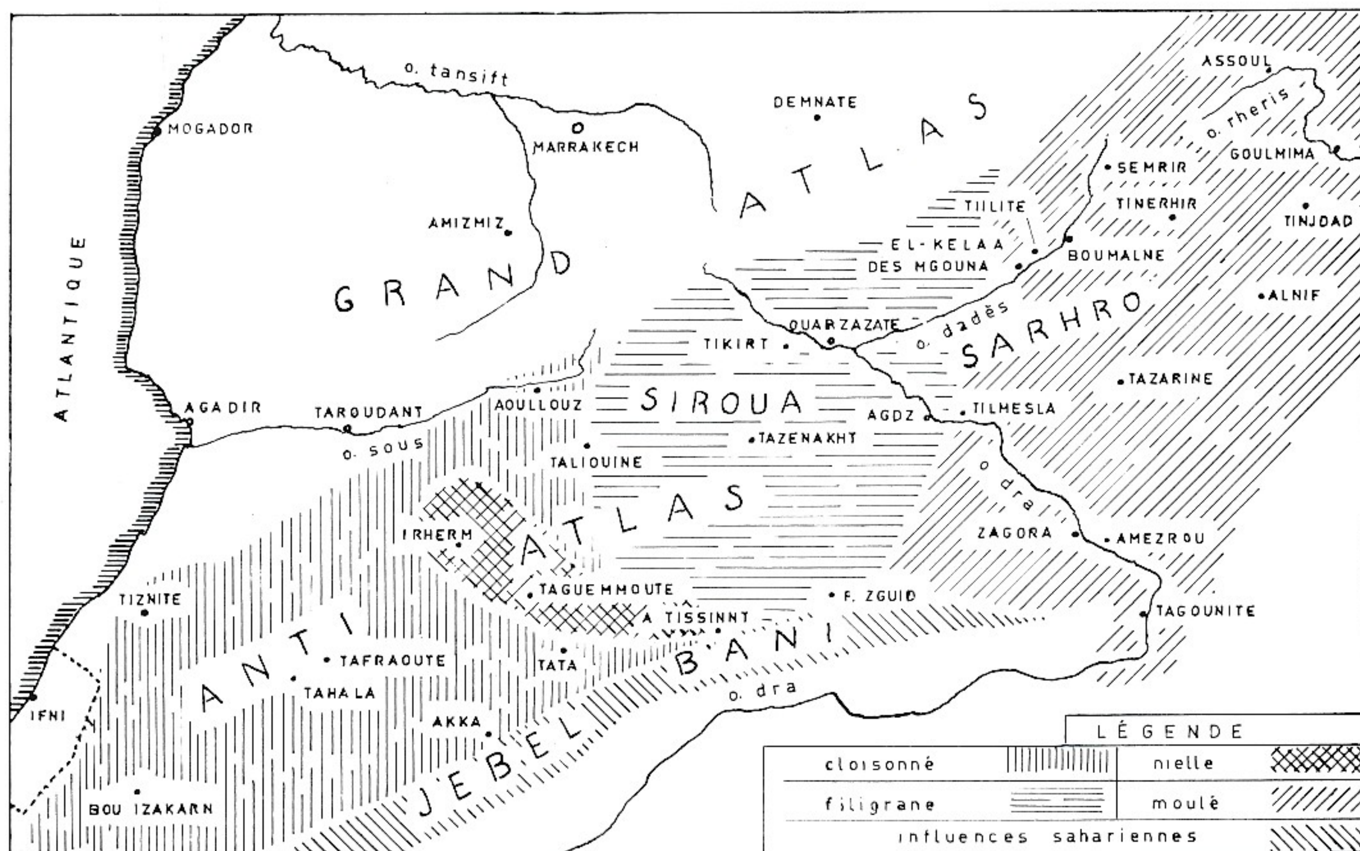


Fig. 1. — Aires de répartition des techniques d'orfèvrerie dans le Sud Marocain.

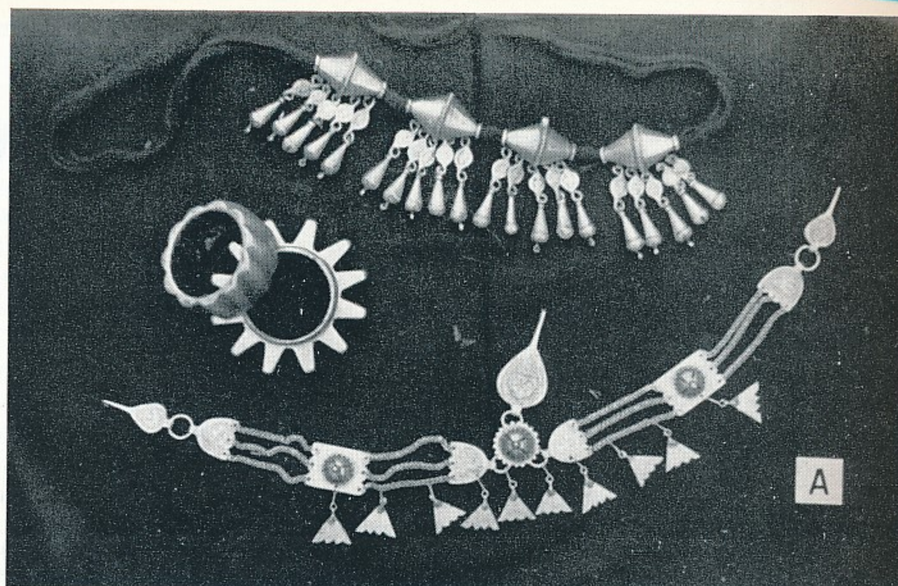


Fig. 2. — *Aït Aâtta du Todrha.* Bracelets. Deux diadèmes.

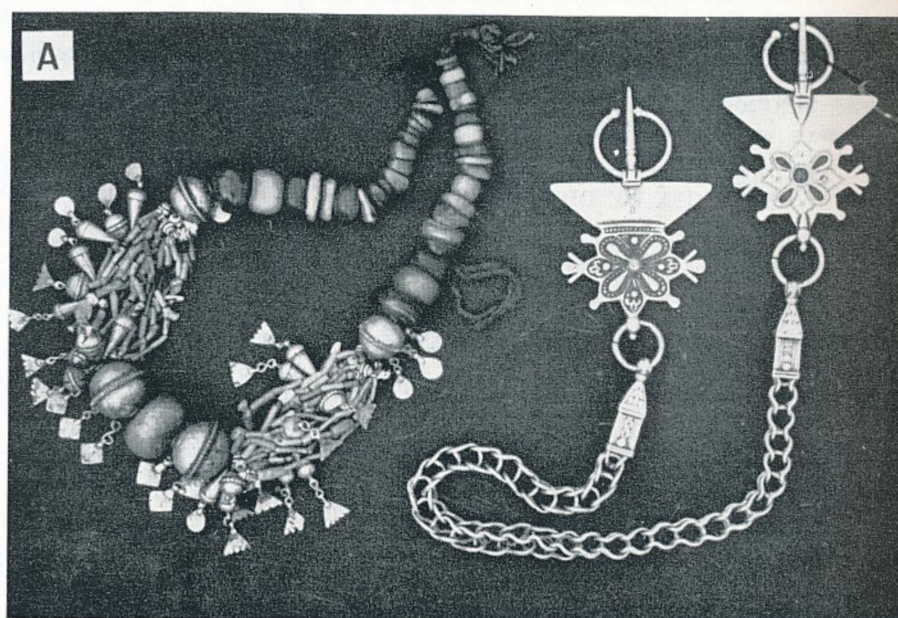


Fig. 3. — *Aït Seddrate du Dra.* Collier d'ambre, corail et argent. Fibules moulées; celle de droite, retournée, montre l'envers du travail.

I. INTRODUCTION

Au Maroc, une orfèvrerie traditionnelle survit dans les montagnes et les oasis, de l'Océan Atlantique au Tafilalt et jusqu'aux confins algériens. Art d'une grande originalité et d'une grande variété qui, malgré une déchéance progressive déjà avancée, montre encore quelques pièces d'une rare beauté. Portés pour la plupart par des femmes berbères, parfois par des Arabes ou des Juives, ces bijoux du Sud marocain sont aujourd'hui tout à fait distincts des bijoux citadins, tant par la matière première que par les formes et les décors. Les premiers sont princi-ou des Juives, ces bijoux du Sud marocain sont en or.

Or

Les bijoux d'or citadins sont ouvragés dans les principales villes du Maroc : Marrakech, dans le Sud; Tanger, Tétouan, Salé, Fès et Meknès, dans le Nord; à Casablanca et à Rabat aussi, depuis une époque récente, mais ces cités n'étaient pas jadis des centres de fabrication renommés.

En tribu, les bijoux d'or sont exceptionnels, ils ne se voient que dans les familles de chefs ou d'importants notables, et ne sont pas fabriqués localement mais viennent de Marrakech, pour le Sous, de l'Atlas au Bani en lisière du désert. Là, il arrive que certains diadèmes juifs soient ornés de rondelles d'or estampées, mais c'est peu fréquent et le cuivre, meilleur marché, remplace souvent l'or trop coûteux.

Argent

Tous les bijoux non citadins sont en argent, celui-ci pouvant servir de support à des ornements : émaux de couleur, nielle, cabochons de pierres semi-précieuses ou de verre. Ces bijoux traditionnels sont souvent qualifiés de berbères, bien que certains d'entre eux se voient surtout chez des tribus arabes ou arabophones.

Le bronze servait autrefois à faire de belles chevillières dans le Tafilalt et le bassin du Ziz mais celles-ci ont entièrement disparu, l'usage de porter des chevillières s'étant perdu.

Milieu social des bijoux traditionnels

Les sociétés où survit une orfèvrerie traditionnelle sont rudes et peu fortunées, tant au point de vue matériel qu'au point de vue artistique. La beauté de leurs parures et la complexité des techniques y semblent presque insolites. Cependant, la qualité actuelle des bijoux reflète la situation économique des sociétés du Sud marocain : souvent une apparente magnificence déguise mal la médiocrité des matières et l'appauvrissement des techniques.

Ces bijoux traditionnels sont d'une grande diversité, les types de parures sont multiples, variés dans les formes et les décors qui sont particuliers aux contrées et aux différentes tribus. Leur archaïque beauté frappe le regard et retient l'intérêt, elle éveille le désir de connaître d'où purent venir jadis ces modèles à la beauté grave, auxquels une longue répétition n'a pas fait perdre encore toute vigueur d'exécution et dont l'harmonie des proportions s'est assez bien préservée.



Fig. 4. *Aït Seddrate du Dra.* Anneaux d'oreilles en argent. A l'intérieur de l'anneau se voit la colombe, *atbir,* de profil à gauche. Elle est surmontée d'une petite fourche à trois dents représentant la patte de la colombe.

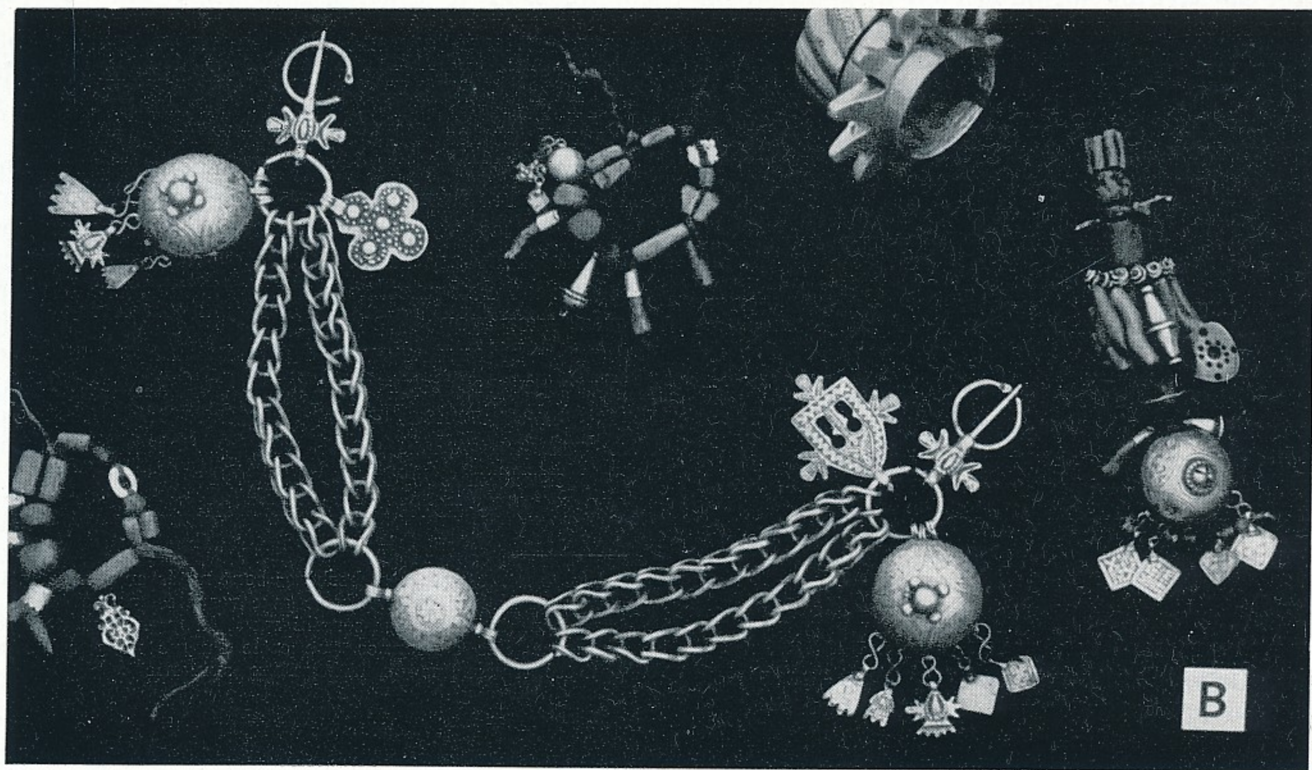


Fig. 5. — *Draoua des Mehamid (Coude du Dra).* Fibules à double chaîne, pendentifs et amulettes. Bracelets jumelés. Pendeloque de chevelure en argent, ambre, corail et coquillages.

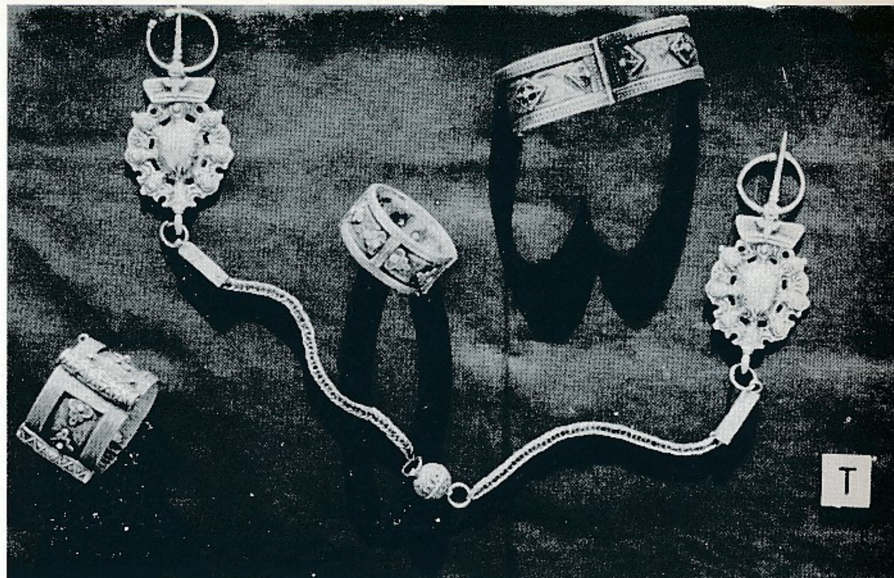


FIG. 6. — *Aït Azilal du Siroua.* Fibules moulées à chaîne et bulle de filigrane. Bracelets à charnière.

II. ARTISANS BIJOUTIERS

Noms

La plupart des bijoutiers du Sud marocain exercent leur artisanat de père en fils. Les noms arabes et berbères qui servent à les désigner varient selon les parlers, les principaux sont les suivants : Arabe : *es-sekkak,* pl. *es-sekkaka* et *es'-s'éyyarh,* pl. *es'-s'éyyarha.* Berbère : *asekkak,* pl. *isekkakene* et *asiyyarh,* pl. *isiyyarhene*[1].

Conditions de travail

Au village, le bijoutier installe son atelier dans un coin de sa maison ou dans une petite pièce. Abrité du vent, de la chaleur et du froid, l'endroit est souvent obscur, éclairé seulement par une ouverture dans le toit, ou par la porte. C'est là que se tient le bijoutier, accroupi auprès de son simple outillage. Une forge rudimentaire comprend un foyer auquel aboutissent les deux becs d'un double soufflet, actionné à la main pour activer la combustion des braises. Auprès de lui, une enclume est fichée dans une masse de bois; il possède aussi : lingotière, filière, creuset minuscule en terre, marteaux, pinces, limes, ciseaux et burins, modèles de bijoux en plomb et châssis à mouler, etc.

D'un bout à l'autre du Sud marocain, jusqu'au Sénégal et au Soudan, à travers la Mauritanie et ses déserts, partout nous avons retrouvé le type de cet artisan et son outillage élémentaire dont les noms varient à peine.

Travail à façon.

Ces artisans travaillent habituellement à façon et ne fournissent que rarement la matière première. Ils touchent un pourcentage en argent sur le travail qu'ils exécutent. Ce sont les hommes qui apportent au bijoutier le travail à domicile, lui confiant pour les fondre d'anciennes pièces d'argent ou des bijoux ayant cessé de plaire, désuets ou usagés; il les transforme en parures d'un modèle plus nouveau qui plaît davantage aux jeunes femmes, même s'il a moins de qualité artistique.

Propriété des bijoux.

C'est l'homme qui s'occupe d'acheter ou de faire transformer les bijoux qu'il destine à sa femme : d'une part, parce que les femmes ne doivent pas avoir de relations avec des hommes étrangers à leur famille; d'autre part, parce que c'est le mari qui finance l'opération, il connaît le nombre de pièces d'argent dont il dispose ou qu'il veut consacrer à l'exécution d'un nouveau bijou. En outre, les bijoux sont la propriété du mari, ils font partie de son patrimoine dont ils représentent souvent une part non négligeable, et lorsque l'homme divorce, il reprend les bijoux qu'il avait donnés, ou plutôt prêtés à sa femme, et les offre à sa nouvelle épouse.

Les bijoux étant compris dans le patrimoine, lorsque l'année est bonne, que les récoltes sont abondantes et que des réserves suffisantes sont emmagasinées, le superflu peut être consacré à l'achat de bracelets ou autres parures. Et lorsque viendront des années infructueuses, les lourds bijoux d'argent seront transformés en vivres et permettront à toute la famille d'échapper à la disette. Un bracelet d'argent, à côtes ou à pointes, valait, en 1945, 800 et 1 000 réaux, soit environ 600 et 750 NF. Des fibules valaient 800 à 1 700 réaux, soit environ 600 à 1 275 NF.

---

1. Les noms arabes et berbères sont notés en transcription courante. La valeur attribuée aux voyelles, consonnes et à leurs combinaisons, est sensiblement la même qu'en langue française. Les consonnes que cette langue ne possède pas ont été transcrites de la manière suivante :

ع	= â	خ	= kh	ص	= s'
ش	= ch	ق	= q	ط	= t'
ح	= h'	غ	= rh		



Fig. 7. — *Aït Oubial du Siroua.* Bracelets ouverts ou à charnières. Collier à grosse bulles de filigrane.

Un collier d'ambre et de corail coûtait 3 000 réaux, soit 2 250 NF. Ce sont là des sommes importantes dans une société de petits agriculteurs ou de transhumants.

Ce mode de thésauriser était autrefois général, il semble en voie de disparition car l'argent est devenu trop rare et trop cher après la guerre de 1939-1945; l'aluminium le remplace souvent dans la fabrication des bijoux et la thésaurisation de ce métal est sans intérêt car il a peu de valeur intrinsèque.

Origines ethniques

Les bijoutiers du Sud marocain sont presque toujours des Juifs arabophones, à l'exception d'un très petit nombre qui sont musulmans et berbères, tels les spécialistes du nielle, à Taguemmoute, sur le versant sud de l'Anti-Atlas central. Il n'existe pas, semble-t-il, de bijoutiers musulmans arabes. En fait, les Juifs sont donc presque seuls à travailler l'argent et à faire des bijoux.

Ces artisans bijoutiers sont de petite condition et ne jouissent d'aucune considération, peut-être parce qu'ils exercent un métier manuel, ce qui est peu honorable aux yeux des Berbères et surtout des Arabes, peut-être simplement parce qu'ils sont juifs, ce qui est peu estimé dans la montagne et les oasis.

Jusqu'à une époque récente, en effet, les Juifs y vivaient à l'état de serfs, notamment dans la vallée du Dadès et le piémont méridional de l'Atlas. Comme les *h'arat'ine* noirs ou négroïdes, les Juifs dépendaient des chefs berbères qui étaient à la fois leurs maîtres et leurs propriétaires, ayant sur eux droit de vie et de mort et pouvant les vendre à leur gré.

Sédentaires et ambulants

La plupart des bijoutiers sont ambulants car, s'ils restaient sédentaires, ils n'auraient pas assez de gains pour assurer leur subsistance; aussi vont-ils visiter les tribus voisines ou éloignées n'ayant pas de bijoutiers attitrés. Ils se mettent en route après les moissons, lorsque règne une certaine abondance, afin de récolter beaucoup de commandes. Chargés de leur sommaire outillage, ils vont de village en village, travaillant sur les *souqs,* les marchés hebdomadaires, et dans les grandes foires annuelles qui rassemblent beaucoup de monde.

Lorsqu'ils ont satisfait aux demandes de la clientèle locale, les bijoutiers rentrent travailler chez eux ou entreprennent d'autres tournées dans d'autres directions, visitant tantôt les tribus au S de l'Atlas, et tantôt le Rharb, profitant du décalement du calendrier agricole en raison de la différence des climats entre le N et le S du Maroc. C'est ainsi, pour une part, que se colportent les modèles et les techniques, que les bijoutiers rapportent des grandes villes du Nord des idées nouvelles bouleversant l'artisanat traditionnel.

Ce sont les principaux centres bijoutiers qui rayonnent ainsi. Lorsque les circonstances sont favorables, il arrive même que quelques familles s'en détachent pour aller se fixer dans une autre région qui leur offre des possibilités de travail assez étendues. C'est ainsi que depuis deux générations environ, d'assez nombreux bijoutiers du Dadès ont essaimé dans la vallée du moyen Dra et même dans le Coude du Dra où se reconnaissent justement les mêmes types de fabrication. Le Dra ne semble guère avoir eu auparavant d'artisanat local ni de parures d'argent particulières. Les parures des femmes du Dra, qui sont des Négroïdes, étaient presque exclusivement composées de perles (ambre et corail surtout) et de pièces d'argent enfilées. L'introduction de l'argent ouvré paraît récente, et a pu coïncider avec l'installation des bijoutiers juifs.

D'autres migrations de bijoutiers juifs se sont produites aussi d'W en E, par bonds successifs,

les éloignant progressivement du lieu d'origine familial. Venus des Ammeln, non loin de Tafraoute, certains des Juifs de Tahala ont atteint le Bani, se fixant à Aqqa puis à Tata, tandis que d'autres gagnaient Aoullouz et Taliouine dans le haut Sous (*fig.* 1).

III. CENTRES DE FABRICATION ET AIRES DE DISPERSION

Centres de fabrication

Les principaux centres de fabrication des bijoux se trouvent dans des centres anciens et importants de fixation juive. Tels sont : *Tahala,* chez les Ammeln, dans la contrée de Tafraoute, réputé pour ses émaux de couleurs cloisonnés (*fig.* 10). *Tazenakht,* chez les Aït Ouaouzguite, au pied méridional du Siroua, réputé pour le filigrane d'argent (*fig.* 7). *Tiilite* et *Aït Ouzzine* dans la vallée du Dadès, en amont d'El-Qelaâ des Mgouna, travaillent surtout l'argent découpé ou moulé : belles fibules (*fig.* 3, 4, 5). *Tinerhir,* dans le Todrha, fabrique des objets découpés et d'autres moulés : bracelets, anneaux d'oreilles, disques de diadèmes (*fig.* 2).

D'autres artisans ont une réputation particulière, ceux-là Musulmans, ce sont ceux de *Taguemmoute,* sur le versant S de l'Anti-Atlas central, entre Irherm et Tata, ils sont spécialistes du nielle. Les bijoutiers musulmans de Taguemmoute visitaient eux-aussi d'autres tribus et allaient travailler jusque dans le Rharb où leur renommée était si grande que le nom de « Taguemmouti » y était devenu synonyme de bijoutier.

Aires de dispersion

Le rapprochement et la comparaison de plusieurs centaines d'observations que nous avons faites dans le Sud marocain font apparaître une



Fig. 8. — *Oulad Yahya du Zguid.* Bandeau de cuir et pendants de chevelure. Collier d'ambre, corail, perles variées, coquillages et pendeloques d'argent.

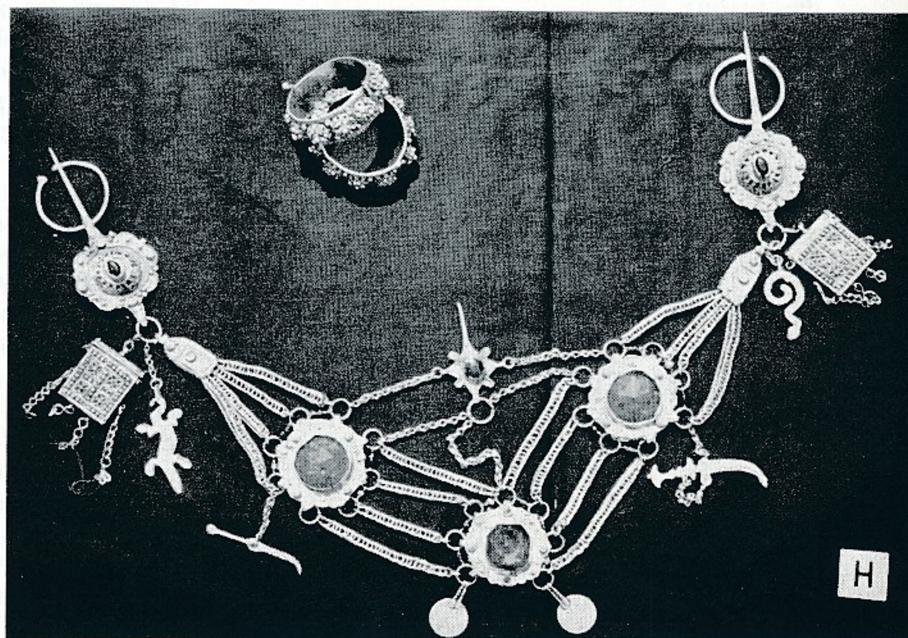


Fig. 9. — *Aït Aâthmane du Siroua.* Fibules et chaîne porteuse d'amulettes, les gros cabochons sont des cataphotes. Bracelets de filigrane.



Fig. 10. — *Zagmouzene du Siroua.* Collier à grosses bulles en cloisonné. Bracelets à charnières.

localisation géographique assez rigoureuse des techniques les plus caractéristiques, malgré certains chevauchements dûs à la fondation de centres secondaires et à certains emprunts; ils définissent aussi les aires de diffusion des types traditionnels. Seuls quelques articles, mis en vente sur les *souqs* et dans les foires, se trouvent égarés hors de leurs aires originelles mais les autres ne quittent guère les contrées où ils sont fabriqués et appréciés parce que leur port y est traditionnel.

Les aires de fabrication de certains modèles et de certaines techniques ne concordent pas absolument avec leurs aires de dispersion, car les mêmes artisans peuvent utiliser des techniques différentes, ou fabriquer des modèles différents, s'ils travaillent pour plusieurs tribus dont les origines et les traditions sont distinctes.

C'est ainsi par exemple que, dans le Moyen Dra, les bijoutiers de *Tilmesla* (originaires du Dadès), appliquant les techniques de l'argent découpé, reproduisent à la fois les bijoux traditionnels des Aït Seddrate, venus du Dadès, et ceux des Imesguitene qui habitent le Dra depuis une époque ancienne. A *Tazenakht,* la différence est plus marquée, le travail de filigrane s'adressant essentiellement aux tribus berbères montagnardes du Siroua, tandis que les femmes arabes du Zguid portent des bijoux découpés ou gravés (*fig.* 8). Près du Coude du Dra, *Amezrou* (issu de Tiilite) travaille à la fois pour les Roha arabes et pour les Aït Atta berbères dont les bijoux sont bien différents.

Les bijoutiers juifs, ambulants ou sédentaires, travaillent donc à la fois pour les tribus arabes et berbères, malgré la dissemblance de leurs traditions. Il arrive d'ailleurs que des tribus se transmettent certains modèles et qu'un contact prolongé tende à unifier les types, ceux des Berbères étant peu à peu adoptés par les Arabes.

En bien des régions, l'examen des bijoux et des techniques semble indiquer que les bijoutiers, venus s'y installer, ont introduit leurs propres techniques mais, pour satisfaire les demandes de clientèles distinctes, ont appris à fabriquer des modèles qui ne leur étaient pas habituels. Au dire des bijoutiers eux-mêmes, beaucoup de ces migrations seraient assez récentes et remonteraient à moins d'un demi-siècle; elles durent hâter le déclin de la bijouterie traditionnelle et réunir parfois en une association discordante des techniques et des décors distincts.

IV. TECHNIQUES

Les principales techniques en usage dans le Sud marocain sont le découpage, le moulage, le filigrane, le cloisonné et le nielle. Les procédés d'ornementation sont l'estampage, la gravure, la ciselure et le sertissage de cabochons. Plusieurs techniques peuvent être associées pour exécuter certaines parures.

Découpage

La plus simple des techniques est le découpage de minces feuilles d'argent obtenues en forgeant le métal. Ces feuilles, découpées en plaquettes de grandeurs et de formes diverses, ornées de motifs gravés ou estampés, sont ensuite assemblées par des anneaux et des chaînettes pour former des parures de tête ou des colliers. C'est l'une des fabrications de Tiilite, dans le Dadès, et des bijoutiers qui en sont issus.

Tels sont notamment de nombreux bijoux des Aït Seddrate, des Aït Atta et des Aït Morrhad,

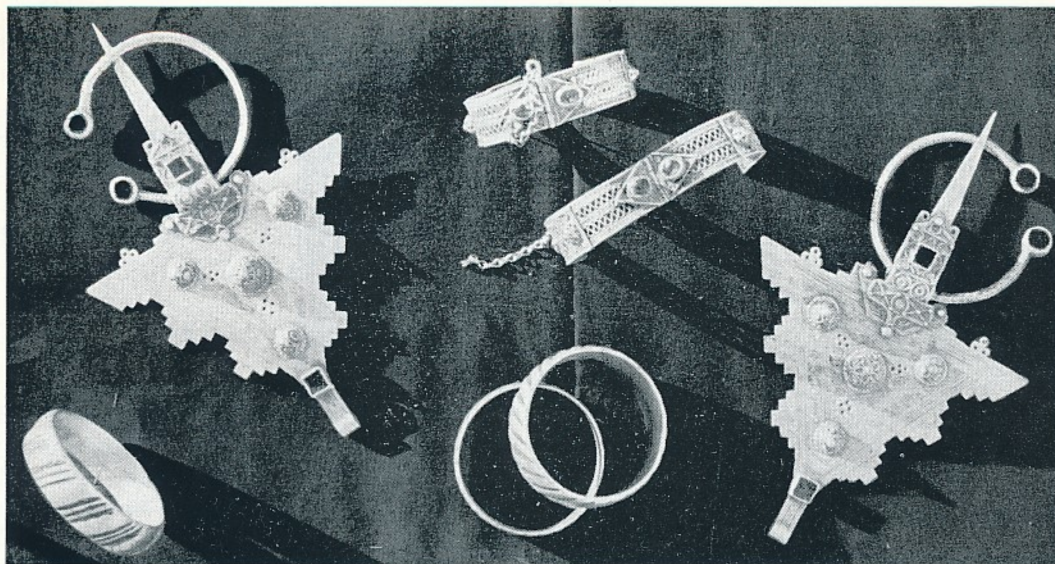


Fig. 11. — *Zagmouzene du Siroua.* Fibules de Tiznite et bracelets à charnières ornés d'émaux et de chatons.

tribus berbères du Haut-Atlas oriental, versant sud (*fig.* 2, 4).

MOULAGE

Les principaux bijoux moulés sont de lourds bracelets, à côtes ou à pointes comme ceux des Aït Atta, des fibules et des anneaux d'oreilles. Ces objets sont d'un bel effet, leur exécution est assez simple (*fig.* 2, 3, 5, 6).

L'artisan possède un modèle en plomb, à l'aide duquel il fabrique le moule (*el-qaleb*) avec un mélange de sable d'oued et d'eau, retenu dans une sorte de châssis métallique, lame de métal recourbée. Lorsque le moule est bien sec, le métal est mis à fondre dans le creuset, puis versé dans le moule où il reste quelques instants jusqu'à ce qu'il durcisse. Le bijoutier retire alors le bracelet du moule et le met dans l'eau pour le refroidir. Il le plonge ensuite dans un peu d'eau additionnée de pépins de grenade acide (*er-rommane el-h'imed'*), d'alun (*ech-chebb*) et de sel, et fait bouillir le tout pour blanchir l'objet. Puis il le place quelques instants dans les braises pour le chauffer, l'en retire pour le graver et, pour que la gravure ressorte mieux, il la noircit avec un mélange de cire d'abeilles et de suie recueillie sur le fond des plats et des marmites servant à la cuisine. Le bracelet est ensuite poli avec du sable fin et de l'eau. Il est ainsi terminé, il ne reste plus qu'à le mettre au poignet.



Fig. 12. — Chaîne de fibules en argent, partie centrale : médaillon d'émail cloisonné, bulles de filigrane.

Le moulage est une technique répandue, surtout dans le SE marocain; parmi les principaux centres sont Tiilite et Aït Ouzzine dans le Dadès, Tinerhir dans le Todrha, Asserir dans le Ferkla (près de Tinejdad), Goulmina dans le Rhéris, etc.

Filigrane

Berbère : *ssilk, tattoult n-essilk,* l'enroulement de fil d'argent. Arabe : *es-sélk, et'-t'erz' dyal es-sélk,* la broderie de fil d'argent.

Le filigrane utilise des filets d'argent, unis ou torsadés; le bijoutier en compose de fins motifs enroulés qu'il dispose et soude sur des carcasses ajourées ou qu'il applique sur des feuilles de métal, planes ou en forme de bulles (*fig.* 7, 12).

Le bijoutier fait fondre l'argent au feu dans le creuset, il le verse dans un moule en fer long et étroit et le plonge dans l'eau pour le refroidir. Puis il l'en retire et le martèle sur l'enclume jusqu'à ce qu'il devienne mince comme un fil, il passe ensuite ce fil au travers des trous de la filière calibrée qu'il tient avec ses pieds, l'étirant avec des pinces jusqu'à ce qu'il atteigne la finesse voulue.

De gros fils forment les chaînes des fibules ou des têtières, tandis que les filets très fins servent à faire des bulles ajourées ou des glands entrant dans la composition de pendants d'oreille ou de colliers, ou ornant les plaquettes frontales des têtières. Le filigrane ajouré est souvent orné de petites perles ou de granules d'argent.

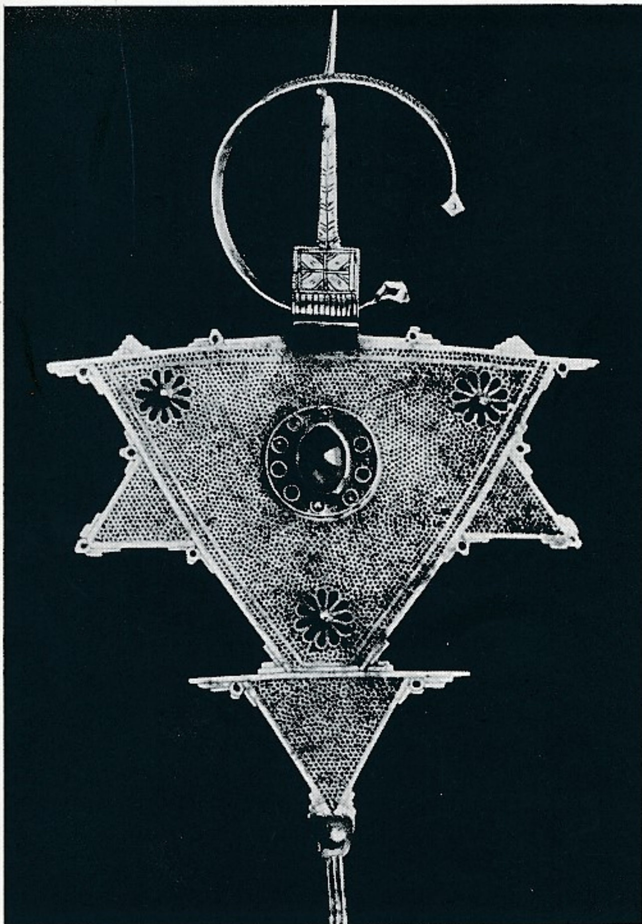


Fig. 13. — Fibule en filigrane d'argent. Cabochon rouge translucide sur fond d'émail turquoise.

Les centres traditionnels de fabrication et de diffusion du filigrane d'argent seraient Tiilite et Aït Ouzzine dans le Dadès, Tazenakht et Tikirt au pied du Siroua. De là, la vogue du filigrane se serait répandue, principalement chez les Aït Ouaouzguite du Siroua, dans le moyen Dra supérieur, chez les Iznaguene et, plus au S, jusqu'au Bani.

Une technique particulière du filigrane, d'une grande beauté décorative, servait à faire de grandes et belles fibules triangulaires. A l'intérieur d'un cadre d'argent, avec ou sans redents, étaient disposés de minuscules cylindres d'argent, comme des alvéoles d'abeilles dont la juxtaposition formait une surface ajourée. Elles étaient ornées, au centre et dans les angles, de cabochons d'argent, ou de verre rouge, ou d'émail. Ces bijoux s'appellent *tikhellaline n touwoukka,* les fibules du ver, parce qu'elles ont l'air percées d'une multitude de trous de vers (*fig.* 13, 20).

La fabrication de ces fibules ne se poursuit plus, parce qu'elles étaient très coûteuses par le poids d'argent qu'elles nécessitaient et le travail long et délicat qu'elles exigeaient. Aussi n'avons-nous pu préciser quel avait pu être leur centre principal de fabrication; de nombreux exemples en existent encore, ils sont dispersés sur une aire très vaste.

Cloisonné

Berbère : *es's'ebarht,* la teinture.

Arabe : *es'-s'ebarha,* la teinture, la peinture.

Une sorte de filigrane sert aussi à faire l'émail cloisonné : sur une feuille ou une plaquette de métal, plane ou courbe, les contours des motifs sont tracés et délimités par des filets plats posés de champ, formant des alvéoles où l'on fond des émaux, ou plutôt des pâtes de verre, de couleurs variées (*fig.* 10, 11, 12, 14 et 15). Ces pâtes de verre sont faites avec de petites perles de verre finement écrasées et pilées. Les poudres ainsi obtenues sont disposées dans les divers compartiments et l'objet est mis au feu pour obtenir la fusion des poudres.

Les bijoux ou fragments de bijoux anciens que l'on retrouve ont des coloris fins et harmonieux. Les couleurs des objets plus récents sont plus crues, ce sont principalement le vert vif, le jaune canari, le jaune moutarde, le rouge, un bleu clair et parfois un rose.

La décadence de cette technique fait remplacer la pâte de verre par des cires de couleur qui se brisent et se détachent facilement, elles donnent leur nom au procédé : *irkane n ellekk,* litt. les crasses de cire à cacheter, en berbère; *es-*

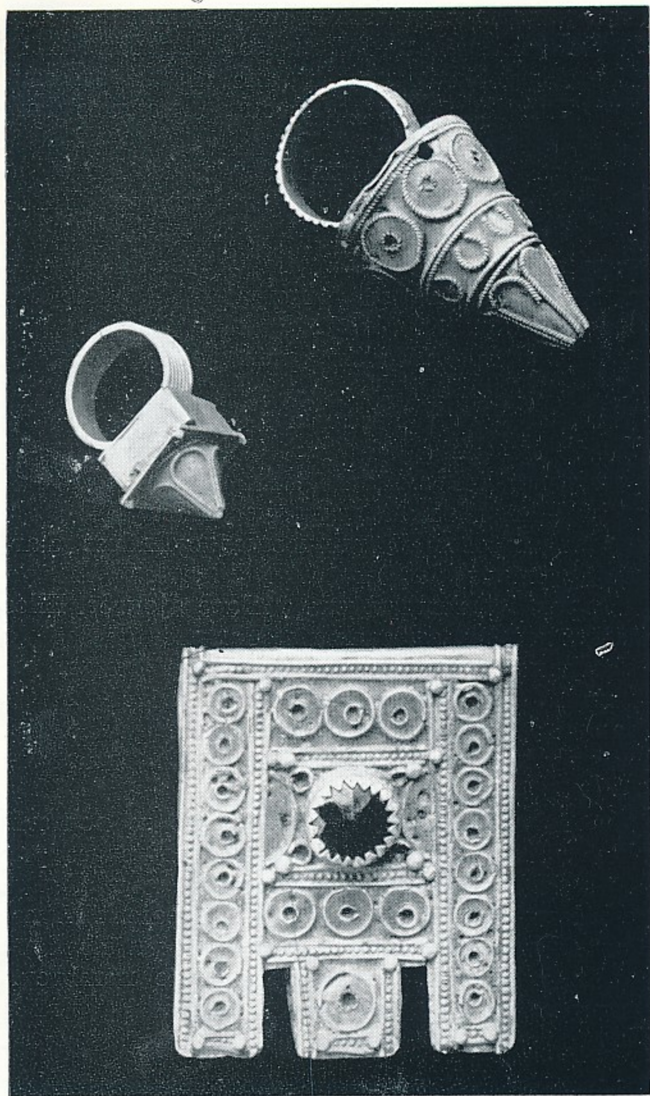


Fig. 14. — Bagues et médaillon en émail cloisonné jaune et vert, points rouges, chaton rouge translucide.

sebarha dyal ech-chemaâ, la peinture de cire, en arabe.

Les centres les plus réputés pour la fabrication de l'émail cloisonné sont Tahala (au SW de Tafraoute) et Tiznite. A une époque récente, des bijoutiers de Tahala sont venus s'installer à Irhil n Orho (près de Taliouine), et ont diffusé un certain type de cloisonné parmi les tribus Aït Ouaouzguite du Siroua occidental.

Nielle

Berbère : *enniyäl.*

Dans l'émail champlevé, c'est la masse même du métal qui est évidée pour recevoir l'émail avant la cuisson. Ce procédé n'est employé dans le Sud marocain que pour le nielle, il ne paraît pas avoir jamais été employé pour les émaux de couleur.

Le nielle était la spécialité de Taguemmoute, sur le versant sud de l'Anti-Atlas central, là où les bijoutiers sont des Musulmans, jadis très réputés. Cette technique semble aujourd'hui presque abandonnée, du moins est-elle en complète décadence, les formes des objets sont imprécises et le décor maladroit.

Cependant les anciennes parures niellées dont quelques exemples subsistent, çà et là, sont d'une beauté remarquable, à la fois austère et somptueuse, alliant l'éclat discret de l'argent à la profondeur sombre du nielle. Les formes des objets, pendants de chevelure ou pectoraux sont pleines mais harmonieuses, vigoureuses mais élégantes. Le décor de ces plaques est parfaitement adapté à leurs formes et à leurs masses. De tous les bijoux marocains, ce sont ceux qui donnent la plus grande impression d'équilibre et d'harmonie, le détail étant toujours soumis à l'ensemble (*fig.* 16 à 19)[2].

Les parures d'argent niellé ne peuvent avoir été improvisées par le rapprochement fortuit de pièces séparées, indépendantes, elles ne peu-

2. Une technique évoquant le nielle, mais d'une facture moins raffinée, était jadis en usage dans le Nord du Maroc, au SW de Taza. Au lieu de niel, les artisans juifs employaient une résine du pays et, plus tard, des boules de *lak,* « laque noire » achetée à Fès. J. Goudard, *Bijoux d'argent de la « Tache de Taza »,* Hespéris, 1928, 3-4, pp. 285-331, 19 planches.

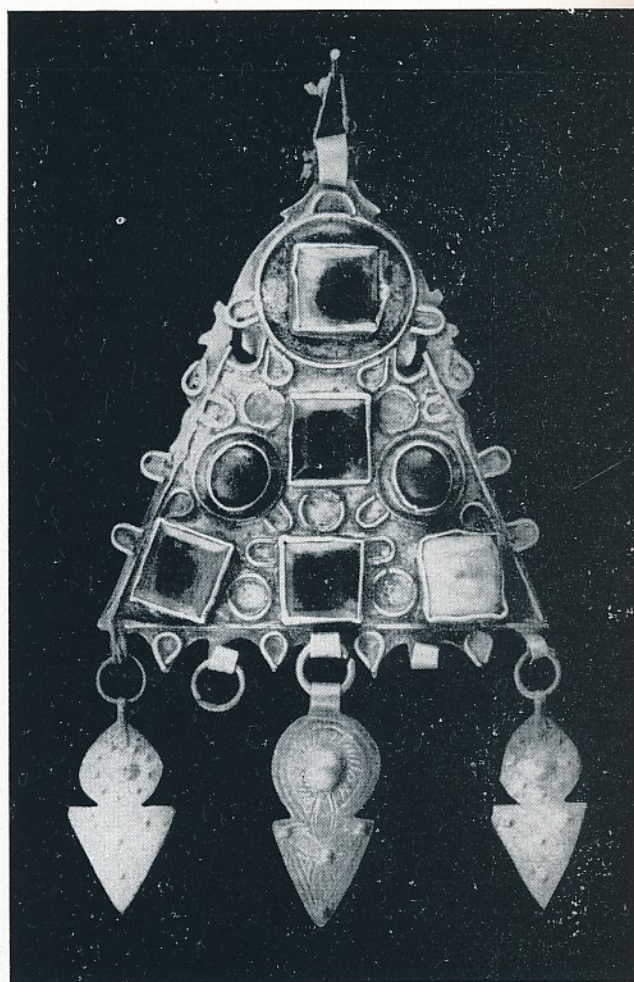


Fig. 15. — Pendant de coiffure en émail cloisonné, cabochons carrés transulcides, chatons de grenats.

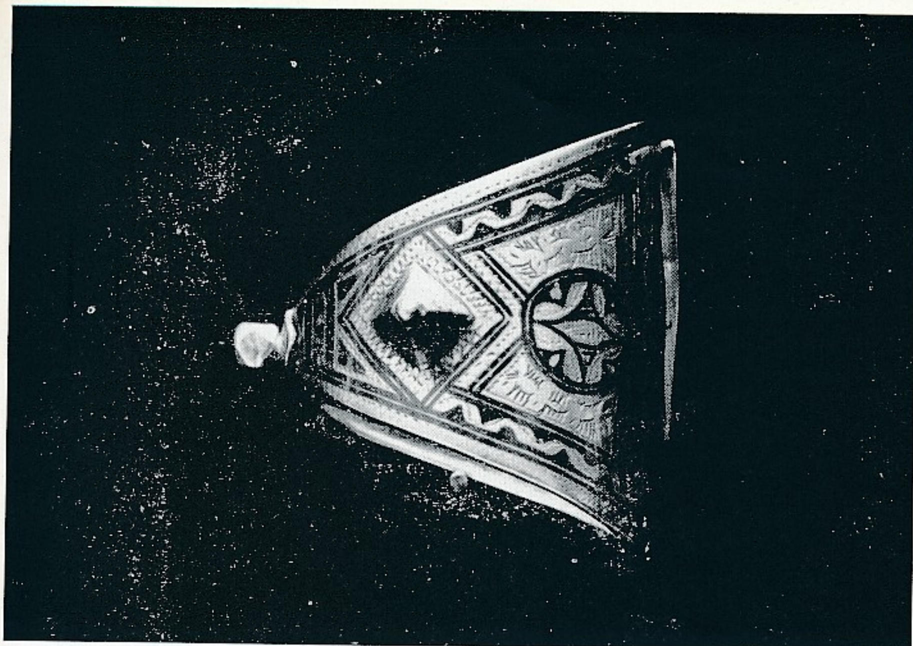


Fig. 16. — Bracelet en argent niellé.

Fig. 17. — Pendant de coiffure en argent niellé, cabochons rouges translucides, chatons de grenat sur les pendeloques.



vent, semble-t-il, résulter que d'un dessein préconçu et voulu. Et l'on cherche à déceler l'origine de ces étonnants bijoux, mais sans pouvoir jusqu'à maintenant atteindre aucune certitude, les éléments de comparaison faisant défaut.

V. MATIÈRES

Métal

L'argent avec lequel sont faits les bijoux provient d'anciennes pièces d'argent, appelées *douros*. Les plus estimés sont les plus anciens, appelés douros *h'assanis,* du nom du Sultan Moulay el-Hassane; d'autres plus récents sont dits de Bou-Azzère, du nom d'une mine située dans le pays d'Ouarzazate.

Certaines tribus font des parures avec des douros, ou des quarts de douros, en pièces non travaillées mais simplement percées pour les suspendre ou les fixer sur une sorte de galon. Il s'y trouve aussi beaucoup de pièces européennes.

Certaines pièces de monnaie ont plus de valeur que d'autres, en raison de la figure qu'elles représentent, ainsi en était-il par exemple d'un profil du roi d'Espagne, Amédée Ier, 1871, pièce surnommée *h'assani bou woudene* parce qu'on voit son oreille, moyennant quoi elle valait, en 1945, huit francs au lieu de cinq.

Nous avons indiqué que, depuis quelques années, l'argent est fréquemment remplacé par l'aluminium, du fait même de la disparition des pièces en argent, celui-ci étant remplacé par des alliages. Et le cuivre se substitue à l'or dans quelques diadèmes qui en comportaient.

Matières semi-précieuses

Les bijoux orfévrés peuvent être ornés de cabochons en matières semi-précieuses, parmi lesquelles les plus estimées sont le *grenat,* la *cornaline* ou le *corail,* qui servent surtout à faire des cabochons, ronds ou carrés, enchâssés dans des chatons d'argent.

De même que l'argent cède la place à l'aluminium, aujourd'hui ces matières coûteuses sont souvent remplacées par des morceaux de verre, des boutons en galalithe ou même, dans les chaînes de certaines fibules, par de gros cabochons rouges à facettes qui sont des feux rouges de bicyclettes (*fig.* 9).

Des matières semi-précieuses sont employées aussi en perles de différentes grosseurs, pour faire des colliers, mais ce n'est pas là un travail d'orfèvre. Ce sont les femmes elles-mêmes qui enfilent les perles, intercalant des pendentifs ou des breloques d'argent qui proviennent souvent d'anciennes parures dépareillées, elles y ajoutent aussi des amulettes. La plus somptueuse et la plus coûteuse des matières servant aux parures est l'*ambre, elloubane,* en grosses boules dont on fait de lourds colliers très appréciés dans beaucoup de tribus (*fig.* 3, 8).

Matières animales et végétales

De nombreuses matières animales ou végétales figurent dans les parures, parmi lesquelles les *cauries* et les *coquillages* qui se portent surtout en lisière du Sahara, dans le Dra, où la *corne* est utilisée pour quelques bracelets incrustés de cuivre ou d'argent.

Le *crin de cheval* sert à faire des supports de diadèmes chez les Aârib du Coude du Dra, et le *poil de chèvre* à former de longs pinceaux à l'extrémité des pendants de chevelure ou dans les colliers. Le *crin de vache* est employé pour les perruques des femmes juives, celles-ci devant cacher leur chevelure lorsqu'elles sont mariées. Le *cuir* sert à faire des étuis à amulettes, ainsi que des écheveaux de fines cordelettes portées en sautoir. La *défense de rhinocéros*, importée du Soudan, est utilisée pour certains manches de poignards.

Les *clous de girofle*, réputés pour être aphrodisiaques, sont enfilés en longs sautoirs et les *fèves* forment des colliers porte-bonheur chez les *h'arat'ine* de Tazarine sur le versant sud du Jebel Sarhro.

Enfin, beaucoup de produits manufacturés importés entrent dans la composition des parures, telles sont les perles variées en pâte de verre et le verre taillé.

Il est à noter que ce sont surtout les populations pastorales, à la lisière du Sahara, qui utilisent les produits animaux, crin et cuir, ainsi que les coquillages et les cauries, évoquant les parures des femmes maures et celles des populations de l'Afrique Noire. Quant aux perles de verre, mêlées ou non de pièces d'argent, elles composent surtout les parures des femmes *h'art'aniyate,* à proximité du désert.

VI. ÉLÉMENTS DU DÉCOR

Décor géométrique ou floral

Les éléments du décor sont le plus souvent géométriques, tant dans le nielle que dans le cloisonné ou le filigrane, et dans la gravure des bracelets ou des pendeloques : lignes droites ou courbes : carrés, losanges et zigzags, cercles,

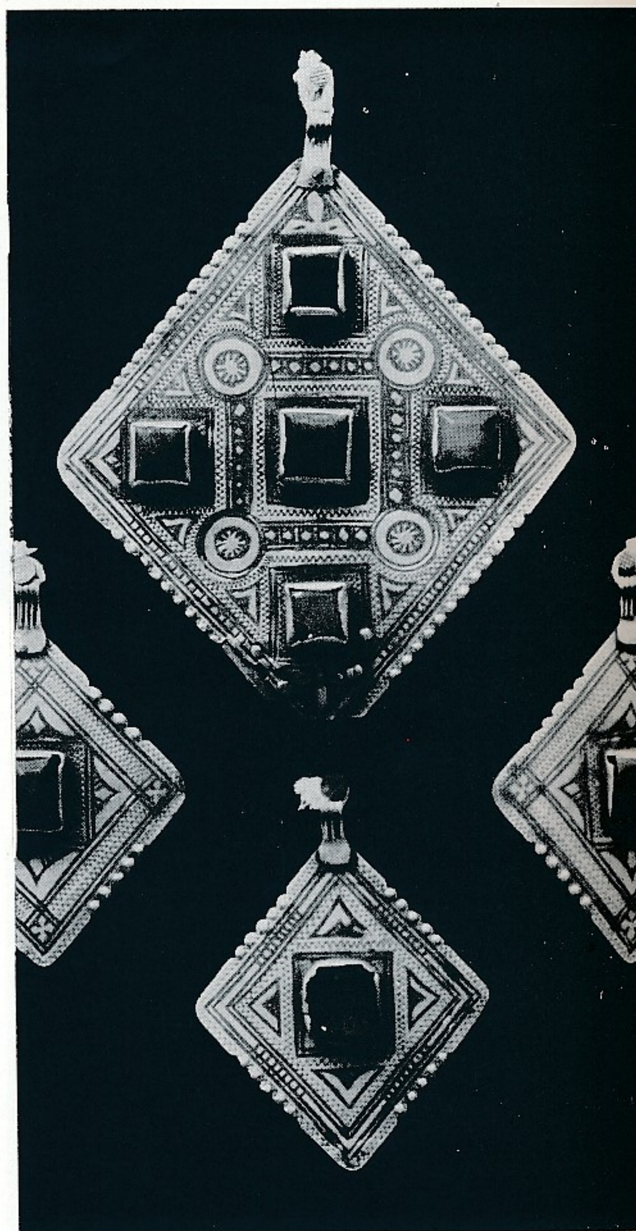


Fig. 18. — Pendentifs de collier en argent niellé, ornés de cabochons rouges translucides.

volutes et rinceaux. Certains décors sont floraux cependant, mais très stylisés et tendant toujours vers le géométrique.

Représentations animales

Très rares sont les représentations d'animaux; nous en avons vu en très petit nombre dans le Siroua, portées en breloques dans des colliers, tels le lézard, *tiqqelite,* et le serpent, *tabenkalt* (*fig.* 9).

La colombe.

La colombe, ou le pigeon, figure au contraire dans beaucoup de parures, parfois représenté en entier mais, plus souvent, un motif en porte le nom, sa forme n'évoque plus guère l'animal.

La figure du pigeon s'appelle, comme l'animal lui-même, en berbère : *atebir;* en arabe : *el-h'mam.* Le motif qui représente, ou symbolise, son pied ou sa patte se nomme : en berbère, *adar n outebir, adar n itebiren* ou *tadart en-tetbirt,* la petite patte de la colombe; en arabe, *rjilt el-h'mam* ou *er-rjel d-el-h'mama,* le pied de la colombe.

Ces motifs sont très répandus dans diverses parures : portés en breloques dans les colliers, perchés à l'intérieur des anneaux d'oreilles, mobiles sur un pendentif de collier, ou dansant sur un grand disque frontal. C'est surtout dans le moyen Dra et le Coude du Dra qu'ils se voient en profusion, aussi bien chez les Berbères et les Arabes que chez les Juifs (*fig.* 4).

Cette persistance et cette multiplicité d'une représentation animale est singulière et intéressante, l'Islam ayant en général fait disparaître toute figuration animale, là où il put en exister jadis. L'image de la colombe serait-elle une survivance de cultes antérieurs, l'oiseau sacré des Juifs et des chrétiens ayant été représenté maintes fois en raison de sa bénéficité?

Si des traditions juives avaient donné aux gens du Dra leurs colombes, cette transmission aurait pu avoir lieu à une époque ancienne : la région du Dra où foisonnent les colombes, ou les pattes de colombes, passe pour avoir été peuplée par des Juifs depuis une grande antiquité, jusque vers le XIe siècle de notre ère, lorsque les Musulmans en triomphèrent.

En outre cette même contrée a reçu ses bijoutiers juifs de Tiilite et Aït Ouzzine dans le Dadès, région qui, du XVe au XVIIe siècles, serait restée sous la domination de Juifs venus d'Espagne. A cette époque relativement tardive, les bijoutiers juifs auraient-ils pu faire accepter un oiseau-symbole à une population sans doute islamisée, si cet oiseau avait été tout à fait étranger à ses traditions?

VII. ÉTAT ACTUEL

L'orfèvrerie traditionnelle du Sud Marocain est en voie de complète décadence, très altérée déjà par les influences européennes et la pacotille, elle aura bientôt cessé d'être. Les anciens modèles, exécutés avec soin, par d'habiles artisans, avec des matières premières de qualité, disparaissent rapidement.

D'une part, la mode exige le renouvellement pour plaire aux jeunes femmes qui ne se soucient pas de porter les parures usagées de leurs aïeules, même si elles ont à nos yeux plus de qualité artistique et d'originalité. D'autre part, les années de disette sont malheureusement trop fréquentes, beaucoup de familles sont alors obligées de vendre leurs bijoux pour acheter du grain et survivre; jamais plus elles n'en posséderont d'une beauté et d'une valeur égales.

En effet, les échanges, plus faciles et plus nombreux qu'autrefois, introduisent les influences européennes jusque dans les montagnes et les oasis les plus reculées, altérant le goût et les techniques traditionnels. De plus, les matières premières de l'orfèvrerie ont elles-mêmes disparu avec les bouleversements économiques de la dernière guerre mondiale. L'indigence des matières employées ne permet plus l'exécution d'un travail de qualité, d'où la déchéance de la manufacture.

Ces arts jadis somptueux, orfèvrerie, bijouterie, joaillerie, ne sont souvent plus ici qu'une mise en œuvre élémentaire, presque grossière, où l'argent, le nielle, les émaux et les cabochons semi-précieux s'effacent devant l'aluminium, les cires noire ou de couleur et les morceaux de verre.

VIII. RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE DES TECHNIQUES

Les techniques d'orfèvrerie et les modèles ont des aires principales, réparties dans le Sud Marocain (*fig.* 1).

Les lourds objets d'*argent moulé :* bracelets, anneaux d'oreilles, fibules, se voient surtout dans le Sud Marocain oriental, à l'exclusion du filigrane, du cloisonné ou du nielle. Ces bijoux moulés sont portés dans des tribus pastorales qui transhument sur le versant S du Haut-Atlas oriental, dans le Jbel Sarhro et dans le bassin du Ziz, ainsi que chez certaines populations sédentaires de la même région et dans le moyen Dra. Ils ne se rencontrent pas habituellement dans le Sud Marocain occidental.

Le cloisonné, le filigrane et le nielle ne sont pas répandus dans ces régions, leurs aires sont plus occidentales.

L'*émail cloisonné* est répandu dans l'Anti-Atlas occidental, de Tiznite à Irherm et, au S, jusqu'au Bani. Le *filigrane* est surtout abondant plus à l'E, dans tout le massif du Siroua non occidental avec prolongement au S chez les Iznaguene et jusqu'au Bani vers Mréimima. Quant au *nielle,* son aire de répartition actuelle est restreinte, elle se trouve entre les deux précédentes, dans l'Anti-Atlas central, vers Irherm et Taguemmoute, elle se prolonge à l'E dans la Faïja et jusqu'à Tata dans le Bani.

Il est intéressant de remarquer que cette répartition des techniques correspond assez bien au partage économique et politique traditionnel du Sud Marocain : à l'E, le Tafilalt et le bassin du Ziz, voisins de l'Algérie et orientés vers la Méditerranée au N (aire des bijoux moulés) : à l'W, le royaume de Tazeroualt avec la confédération des Guezzoula, versant atlantique (aire du cloisonné); au centre, le massif du Siroua, les Aït Ouaouzguite et la confédération des Sektana-Zenaga, communiquant avec la vallée du Sous par la haute vallée de l'oued du même nom (aire du filigrane).

Quant à la présence du nielle entre l'aire du cloisonné à l'W et celle du filigrane à l'E, elle ne se rattache, semble-t-il, ni à l'une ni à l'autre et sa localisation se comprend mal. Notons cependant que l'aire du nielle occupe une zone importante de passage de l'Anti-Atlas, du NW au SE, de Taroudant à Tata par Irherm, ou à Tissinnt par la Faïja; Taguemmoute tiendrait-elle sa technique du nielle de l'ancienne capitale du Sous, Taroudant?

IX. COMMENTAIRES

Filiation éventuelle

La décadence de l'orfèvrerie, son instabilité et son renouvellement, dûs aux multiples migrations des artisans, rendent chaque jour plus difficile de reconnaître les anciennes techniques et leurs modèles, de définir leur aires traditionnelles de fabrication et de diffusion.

Plus difficile encore est-il de discerner les origines de ces techniques, de leurs modèles et de leurs décors, de distinguer les influences, mêmes récentes. Peut-être les montagnes et les oasis reçurent-elles jadis leur orfèvrerie des villes du Maroc qui purent confectionner autrefois des parures d'argent, des émaux cloisonnés, le nielle ou le filigrane? Il n'en reste pas trace aujourd'hui, sauf en ce qui a trait au filigrane qui s'exécute encore, mais selon des modèles d'inspiration européenne, et dont les formes banales n'ont guère de ressemblance avec les modèles archaïques du Sud.

D'autre part, les sépultures du Maroc, islamiques ou préislamiques, ne possèdent habituellement aucun mobilier funéraire, donc pas de bijoux ni de parures qui permettraient d'établir des comparaisons. Lacunes funéraires résultant des croyances religieuses, des rites d'ensevelissement, comme de la pauvreté économique des régions où des traditions d'orfèvrerie se constataient cependant à une époque récente. Il semble toutefois que les faits qui nous sont connus laissent entrevoir certaines origines éventuelles de l'orfèvrerie du Sud Marocain.

Ainsi, en ce qui concerne les lourds objets d'argent moulé, nous avons vu qu'ils occupaient principalement l'aire orientale du Sud Marocain et ne se rencontraient guère à l'W, sous les mêmes traits. Cette répartition géographique suggère que cette technique et ses modèles puissent être originaires d'Algérie. Supposition que tendrait à confirmer le fait que d'anciens bijoux algériens moulés, analogues à ceux du Maroc, soient conservés en assez grand nombre au Musée Stéphane-Gsell à Alger. De plus, ces mêmes collections ne possèdent guère, semble-t-il, du Maroc, que des bijoux du même type, provenant du Maroc oriental, à l'exclusion d'autres modèles ou d'autres techniques.

Quant au cloisonné, au filigrane et au nielle,



Fig. 19. — Pendant de coiffure en argent niellé, cabochons rouges translucides.

il semble que ces techniques plus élaborées que celle du moulage puissent provenir d'Espagne et qu'elles aient pu être importées par les Juifs lors de leur expulsion aux XIVe et XVe siècles. On sait que, depuis des siècles, les Juifs ont été réputés dans le monde comme orfèvres.

Aujourd'hui, dans le Sud Marocain, presque tous les bijoutiers sont juifs. Les Juifs y sont d'ailleurs presque seuls à exercer des métiers d'adresse manuelle, bijoutier, menuisier, savetiers; les Musulmans répugnent à s'y adonner. De plus, l'un des principaux centres bijoutiers du Sud Marocain est celui de Tiilite et Aït Ouzzine, dans le Dadès, qu'une grande famille

juive d'Espagne, les Perez, avait acheté aux Mérinides au XVe siècle et où elle conserva la suprématie jusqu'au XVIIe. Et au début du XIXe siècle, il y aurait eu quarante maisons juives à Tiilite, dont la plupart des membres étaient bijoutiers.

Quant à un échange éventuel d'influences entre le Sud Marocain et le Sénégal-Soudan, à travers le Sahara, il ne semble pas devoir être envisagé, du moins pour une part importante. Des bijoux ressemblant à certains modèles de Mauritanie ou de Tombouctou ne se rencontrent dans le Sud Marocain qu'en très petit nombre, presque uniquement dans les oasis du Bani, en lisière du Sahara.

Origines lointaines

En ce qui a trait aux origines lointaines des orfèvres du Sud Marocain, il est difficile de les discerner car, presque partout, la bijouterie profane a disparu, elle ne nous est connue que par un petit nombre de modèles retrouvés parfois dans les sépultures. Certaines techniques d'orfèvrerie ne nous sont connues que par ce que les trésors des églises en ont conservé.

Peut-être les orfèvreries du Sud Marocain seraient-elles lointainement issues de Byzance, par le relai de l'Espagne où les Arabes les auraient importées dès le temps du califat de Cordoue, aux IXe-Xe siècles? Cependant, elles évoquent aussi les bijoux wisigoths et mérovingiens et, plus tard, les couvertures d'évangéliaires du XIIe siècle, à plaques émaillées ou filigranées, à cabochons sertis d'argent[3].

En Espagne, dès avant le XIe siècle, l'orfèvrerie arabe était appréciée dans les provinces appartenant aux chrétiens, ainsi qu'en témoignent les documents. Aux XIVe et XVe siècles, les émaux cloisonnés des Maures étaient célèbres, ainsi que certains émaux champlevés. Le nielle, très anciennement connu des Orientaux, employé par les artistes byzantins, aurait été introduit en Espagne par les Arabes de Damas, sans doute vers le Xe siècle. Le filigrane d'argent était lui aussi en honneur en Espagne à l'époque musulmane, tant dans l'Espagne chrétienne que dans l'Espagne musulmane.

Mais jusqu'à la fin du Moyen âge, le métier d'orfèvre était considéré comme « vil et mécanique », de même que celui de peintre ou de brodeur. Et ce n'est que sous le règne de Charles-Quint que les orfèvres et les peintres obtinrent de porter la soie.

Si les principales techniques des bijoux, appliquées dans le Sud Marocain par les artisans juifs, étaient originaires d'Espagne, elles auraient pu être introduites au Maroc au cours des diverses expulsions des Juifs hors de l'Espagne et du Portugal. Certes, des Juifs d'autres contrées vinrent à maintes reprises se fixer au Maroc, mais c'est la péninsule ibérique qui semble en avoir de beaucoup fourni le plus grand nombre.

Dès la plus haute antiquité, amenés par les flottes marchandes de Salomon, les Juifs s'établirent en Espagne. A l'époque romaine, ils y était très nombreux.

Dès le début du VIIe siècle, Sisebut, roi des Wisigoths, entreprit de convertir les Juifs par la force, mais une centaine de mille d'entre eux se seraient réfugiés en France et surtout en Afrique. Au Maroc, dès cette époque, les Juifs étaient réputés pour le commerce de l'argent et la frappe de la monnaie. Fès en fut rapidement peuplée car ils étaient indispensables en pays musulman.

Au XIVe et au XVe siècle, notamment en 1391 et en 1492, des centaines de milliers de Juifs furent à nouveau expulsés d'Espagne et affluèrent dans le Maghreb, au Maroc, en Algérie et en Tunisie. Ibères judaïsés ou Sémites d'origine palestinienne, ils se fixèrent surtout dans les ports et devinrent les intermédiaires avec l'Europe.

Serait-ce vers cette époque que les techniques du cloisonné, du nielle ou du filigrane pénétrèrent au Maroc et s'y développèrent? Sans doute se seraient-elles d'abord implantées dans les villes, d'où elles auraient pu gagner plus tard les montagnes et les oasis, tandis qu'elles auraient périclité dans les villes, jusqu'à en disparaître, supplantées par des modes nouvelles[4].

La transmission au Maroc de techniques traditionnelles, par l'Espagne, ne peut être démontrée avec rigueur car nous ne disposons pas d'une série continue de documents ou de témoignages. L'orfèvrerie est un art éphémère et vulnérable, qui peut rapidement disparaître de lieux où il aurait été florissant, sous l'effet de la mode, des guerres, des famines ou de lois somptuaires lançant l'interdit contre certains bijoux.

L'éventuelle diffusion des techniques en Afrique du Nord par des Juifs venus d'Espagne pourrait aussi rendre compte de la survivance de certaines d'entre elles en Algérie et en Tunisie, formant naguère des îlots isolés, tels ceux des Beni Yenni en Kabylie et de Moqnine en Tunisie, au S de Sousse. Les Beni Yenni, Moqnine et, au Maroc, le Sous, ont été les trois centres de l'émaillerie cloisonnée en Afrique du Nord.

Si les origines des orfèvreries du Maghreb et

---

3. Henri Terrasse, *Note sur l'origine des bijoux du Sud marocain*, in Études, notes et documents sur le Sahara occidental, VIIe Congrès de l'Institut des Hautes Études Marocaines, 1930, pp. 125-130.

4. Georges Marçais, *Les bijoux musulmans de l'Afrique du Nord*, Les conférences-visites du Musée Stéphane Gsell, 1956-1957, Alger, Imprimerie officielle, 1958.

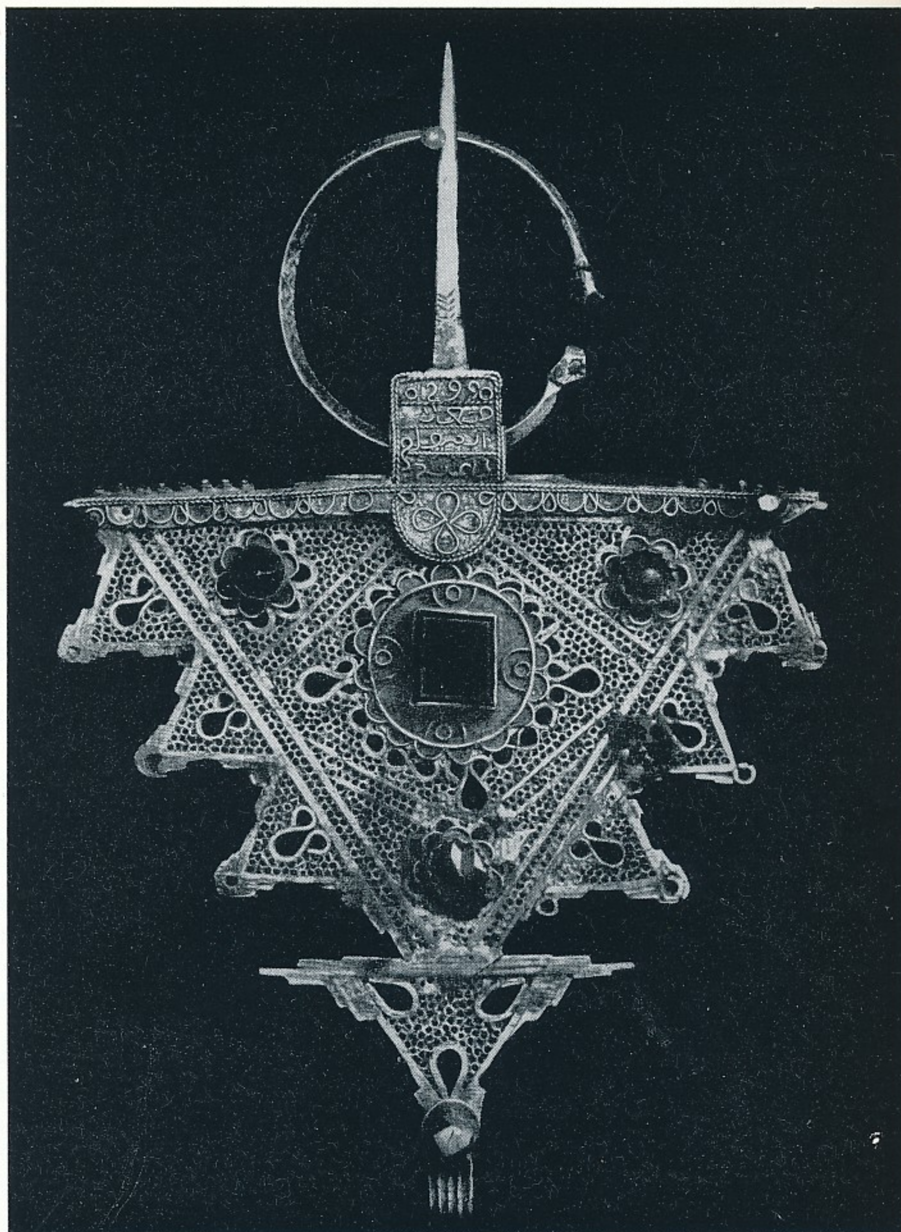


Fig. 20. — Fibule en filigrane d'argent, datée de 1299 H. = 1822 J.-C. Cabochon central auréolé d'émail, chatons de grenat dans les angles.

leur mode de diffusion sont difficiles à préciser, un fait est certain : de toute l'Afrique du Nord, c'est le Maroc qui a le plus longtemps conservé ses traditions. Peut-être des techniques analogues furent-elles jadis répandues en Algérie et en Tunisie, mais alors les traces en sont perdues. Là, les influences turques et européennes pourraient avoir fait disparaître des techniques et des modèles traditionnels, tandis que le Maroc prisonnier de l'Océan, de la montagne et de sa politique, restait fermé aux influences extérieures jusqu'à une époque toute récente.

D. JACQUES-MEUNIÉ.

SOMMAIRE

É
C
J
C
C
I
C
1